Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

B 452
35

OEUVRES

DE

C. L. MOLLEVAUT.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

CATULLE TIBULLE PROPERCE
C. L. MOLLEVAUT.
Chasselat inv.t
Delvaux lith.

ÉLÉGIES

DE

C. L. MOLLEVAUT.

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1816.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

LES AMOURS
D'HÉRO ET LÉANDRE,

POEME ÉLÉGIAQUE

TRADUIT DE MUSÉE LE GRAMMAIRIEN.

LES AMOURS
D'HÉRO ET LÉANDRE.

Muse, redis ces feux confidents de l'Amour,
Cet époux bravant l'onde à la fuite du jour,
Et ces plaisirs cachés à l'immortelle Aurore,
Et Sestos, Abydos, si célèbres encore.

Je vois nager Léandre et briller ce flambeau
Qui, du fils de Vénus interprète nouveau,
Et muet messager d'une flamme secrète,
Prolonge sur les flots sa lumière discrète.
Toi, que soumet l'Amour qui soumet tous les Dieux,
Jupiter, tu devais placer au front des cieux,

Et nommer ce flambeau l'étoile de Cyprine,
Lui, dont le ministère et la faveur divine
De deux jeunes amants protégeaient les ardeurs,
Avant que l'aquilon n'eût soufflé ses fureurs.
Accours à mes accents, Muse, daigne m'apprendre
Le destin de cet astre et la mort de Léandre.

●

Sur des bords opposés, toujours battus des flots,
S'élèvent dans les airs Abydos et Sestos.
Là, courbant sous ses doigts l'arc à la voix sonore,
L'Amour perce d'un trait deux cœurs vierges encore :
Jeune Héro, toi, Léandre, ô mortels pleins d'appas !
Tous deux astres brillants des paternels climats,
C'est vous que de sa main la prodigue Nature
Des plus rares trésors enrichit sans mesure.
Amants, tendres amants, d'un œil religieux
Parcourez en silence et contemplez ces lieux :
Là, l'épouse allumait cet astre tutélaire
Rassurant d'un époux la course solitaire;
Là, sensible au trépas de deux jeunes amants,

Le flot les plaint encore en longs gémissements.
Ah! versez quelques pleurs sur ces funestes rives
Où Vénus prodigua ses douceurs fugitives.
Mais en quels lieux Léandre, enflammé par l'Amour,
A-t-il pu voir Héro, la séduire à son tour?

Consacrée à Vénus, jeune vierge prêtresse,
Héro par ses appas éclipsait la Déesse.
Une tour dont le front s'alongeait dans les cieux,
Magnifique palais de ses nobles aïeux,
Dérobait aux Amours, à leurs perfides armes,
Sa timide pudeur, sa jeunesse, et ses charmes.
Elle fuyait ces jeux, ces galants rendez-vous,
Ce cercle de la danse où, d'un regard jaloux,
La beauté voit toujours même une beauté sage
Qui, sans le desirer, attire notre hommage.
Loin de tous les regards, à l'ombre des autels,
La prêtresse, fuyant l'approche des mortels,
Offrait ses chastes vœux à l'Amour, à sa mère,
Tant son cœur innocent redoutait leur colère :

Vœux que l'Amour, hélas! ne couronne jamais.
Quel cœur peut éviter d'inévitables traits?

Déja Sestos ouvrait cette pompe sacrée
Au trépas d'Adonis, à Vénus, consacrée;
Déja les habitants des bords les plus lointains
Accourent contempler ces mystères divins.
De Chypre et d'Æmonie ils quittent les rivages;
Cythère en deuil voyait déserter ses bocages;
Le Liban n'entend plus les pas des chœurs errants
Dont la joie égayait ses sommets odorants:
Tous volent vers ces lieux, tous quittent la patrie,
Et la riche Sestos, et la molle Phrygie;
La jeunesse sur-tout marche au temple des Dieux:
La jeunesse chérit ces jours religieux,
Moins pour se recueillir à la pompe des fêtes
Que pour voir mille appas tenter mille conquêtes.

Au sein du temple Héro marche avec majesté;
La pudeur adoucit l'éclat de sa beauté:

Telle Phébé s'avance, et, timide courrière,
Sous un voile d'argent adoucit sa lumière.
Une chaste rougeur colore son beau teint;
C'est la rose qui s'ouvre au baiser du matin :
Mais on peindra les lis et la pourpre de Flore,
Sans peindre l'incarnat dont Héro se colore.
Vénus, ne vante plus tes orgueilleux appas :
Si trois Graces sans cesse accompagnent tes pas,
Chaque souris d'Héro fait éclore une Grace;
Une Grace toujours a révélé sa trace :
À de plus belles mains jamais les immortels
N'ont confié le soin d'encenser leurs autels.

De mille amants secrets elle reçoit l'hommage;
Tous, oubliant Vénus, adorent son image.
Héro parcourt le temple, et sur ses pas vainqueurs
Entraîne les regards, les esprits, et les cœurs :
Tous voudraient dans son sein lancer un trait de flamme;
Therpsis laisse éclater les transports de son ame.

« J'ai vu la fière Sparte, amante des combats,
Où le sexe en luttant trahit tous ses appas;
Mais, dans les murs de Sparte, ah! rien, non, rien n'ég
Sa beauté, son souris, sa candeur virginale :
Une Grace préside au temple des Amours,
Et mon œil enivré voudrait la voir toujours.
Oh! puissé-je obtenir le prix de ma tendresse!
Puissé-je entre ses bras mourir de mon ivresse!
Grands Dieux! je ne veux point régner dans vos palais;
Un seul jour laissez-moi régner sur tant d'attraits :
Mais, Vénus, si jamais ton nœud ne nous rassemble,
Qu'à ta prêtresse au moins mon épouse ressemble. »
Il exhalait ainsi ses amoureux desirs ;
Ses rivaux dans leur cœur renfermaient leurs soupirs.

Toi, plus à plaindre encore, infortuné Léandre,
En vain contre l'Amour tu voudrais te défendre;
Un seul moment, hélas! t'a vaincu pour toujours :
Tu veux la conquérir, même au prix de tes jours ;
Et ton œil, s'attachant aux attraits qu'il admire,

Enfonce plus avant le trait qui te déchire.
Non, la flèche n'a point la prompte agilité
Du trait ailé parti des yeux de la beauté :
Comme la foudre ardente, il vole, atteint, enflamme,
Frappe d'abord la vue, et se plonge dans l'ame.
L'étonnement, l'espoir, la crainte, la pudeur,
Agitent tour-à-tour et combattent son cœur.
Léandre est immobile ; il regarde, il soupire :
Enfin l'Amour l'emporte, et la pudeur expire.
Armé de plus d'audace, et, d'un pas moins tremblant,
Il s'approche d'Héro, lance un regard brûlant,
Interprète secret de ses vives alarmes.
Héro d'abord sourit au pouvoir de ses charmes,
Soulève sur son front le lin religieux,
Laisse boire à longs traits le poison de ses yeux ;
Et son tendre embarras, ses regards, la trahirent :
Ainsi, sans dire un mot, ces amants s'entendirent,
Et Léandre déjà goûte en son cœur charmé
Le suprême bonheur d'aimer et d'être aimé.

Il soupire après l'heure agréable au mystère,
Cette heure où le soleil, n'éclairant plus la terre,
Dans l'Océan se plonge, et d'Hesper, qui le suit,
Permet que la clarté règne aux champs de la nuit.
Les Ténèbres enfin ont déployé leurs ailes :
Plein d'ardeur, et guidé par les Amours fidèles,
Il est près de la vierge; il lui presse la main,
Et laisse un long soupir s'exhaler de son sein.
L'amante à ces transports semble ne pas s'attendre;
Sa main tremblante échappe à la main de Léandre,
Et sur lui son œil lance un regard courroucé :
Mais, saisissant les plis d'un voile nuancé,
Avec force et douceur, d'une main téméraire
Il l'entraîne, captive, au fond du sanctuaire.
Héro, d'un pas tremblant, le suit comme à regret,
Et menace en ces mots son amour indiscret :

« Malheureux étranger, quel est donc ton délire?
Ah! fuis, et porte ailleurs l'audace qui t'inspire;
De mes riches parents évite le courroux,

Et redoute Vénus, qui s'arme contre nous.
Pour moi ne peut briller la flamme nuptiale;
Fuis, crains de profaner ma couche virginale. »

Léandre, sois heureux! tu peux tout hasarder;
La beauté qui menace est bien près de céder.
Tu le sais, et déja tes lèvres enflammées
Effleurent d'un baiser ses lèvres parfumées.

« Oui, c'est Vénus, dis-tu, c'est la reine des Cieux;
C'est le sang le plus pur du souverain des Dieux.
Vierge céleste, heureux l'auteur de ta naissance!
Heureux trois fois le sein qui nourrit ton enfance!
Mais, au nom des parents qui t'ont donné le jour,
Prêtresse de Vénus, sacrifie à l'Amour;
Viens au pied des autels chérir sa loi divine:
Une vierge, crois-moi, ne peut servir Cyprine;
Sa haine aime à punir la froide chasteté;
Et la couche d'Hymen, les Ris, la Volupté,
Voilà par quels témoins ton cœur saura lui plaire.

Viens donc; et, des Amours si tu chéris la mère,
Son fils à tes faveurs n'aura-t-il pas des droits?
Reçois le suppliant qu'il enchaîne à tes lois;
Ou plutôt, si tu veux, reçois l'époux fidèle
Qu'il t'amène, percé d'une flèche mortelle,
Comme Mercure, armé de son sceptre vainqueur,
D'Alcide aux pieds d'Omphale abaissa le grand cœur.
Pour moi, j'ai de Vénus la volonté puissante;
Tu sais qu'elle dompta la superbe Atalante,
Qui de Milanion dédaignait la beauté :
Vénus brisant enfin une injuste fierté,
Atalante sentit son ame consumée
Brûler de cette ardeur qu'elle avait allumée.
Rends-toi donc, chère amante; ah! ne résiste plus,
Ou tremble d'éveiller le courroux de Vénus. »

O quelle femme écoute avec indifférence
La voix que passionne une tendre éloquence!
Héro baisse les yeux; la naïve pudeur
Colore son beau front d'une aimable rougeur :

Interdite, sans voix, de sa riche parure
Voilant tous les trésors dont l'orna la nature,
Tremblante, elle gardait un silence charmant,
Aveu le plus certain du bonheur d'un amant.

Héro, sans le vouloir, a partagé sa flamme;
Un trait amer et doux se glisse dans son ame.
Tandis que vers la terre elle baisse les yeux,
Son amant la parcourt d'un regard curieux,
Et ne se lasse point d'admirer tant de charmes;
La vierge, rougissant, lui dit, les yeux en larmes :

« Trop séduisant mortel, qui m'oses approcher,
Ta voix amollirait le plus âpre rocher :
Dis, quel Dieu t'enseigna la trompeuse éloquence?
Quel sort doux et cruel t'amène en ma présence?
Mais tes discours touchants m'attendriraient en vain;
Un étranger, sans titre, aspirer à ma main!
Ah! tremble de former ce nœud illégitime;
Le courroux de mon père accablerait ton crime.

Si Vénus en secret te nommait mon époux,
Comment tromper, hélas! tant de regards jaloux?
La langue des mortels, exercée à médire,
Des larcins de l'Amour ardente à vous instruire,
Accroît encor l'erreur qu'elle révèle au jour.
Mais, dis, quel est ton nom, tes parents, ton séjour?
Moi, je m'appelle Héro ; ma famille est connue :
Cette tour qui des flots s'élance dans la nue
Est la triste demeure où, loin de mes parents,
Seule, au sein des regrets, se perdent mes beaux ans;
Et je ne vois, hélas! que les liquides plages,
Et les murs de Sestos, et de tristes rivages.
Pour toujours arrachée à d'innocents plaisirs,
Dans mon cœur étouffant jusqu'aux moindres desirs,
Je n'entends, jour et nuit, que cette mer profonde
Où siffle l'aquilon, où le flot s'enfle et gronde. »
De son voile, à ces mots, elle couvre ses yeux,
Rougit encore, et craint d'avoir trahi ses feux.

Poursuivi par le trait qui toujours le dévore,

Léandre veut dompter la vierge qu'il adore.
Si l'Amour aux mortels aime à donner des fers,
Il leur prête, du moins, son langage pervers;
Ce superbe tyran, vainqueur de la nature,
Qui s'amuse à blesser, à guérir sa blessure,
Au malheureux Léandre implorant son secours
Inspire son audace, et prête ce discours :

« Ah ! je verrais en vain s'avancer la tempête,
Et la foudre en éclats se briser sur ma tête :
Jeune vierge, pour toi j'affronterais les mers;
Pour toi je lutterais, dans leurs vastes déserts,
Contre une onde en fureur et de feux bouillonnante.
Non, non, pour arriver au lit de mon amante,
Je ne craindrai jamais ni les flots écumants,
Ni des vents courroucés les longs rugissements.
Abydos m'a vu naître à ce prochain rivage;
Mais dans le sein des nuits mon bras peut, à la nage,
Dompter de l'Hellespont le rapide courant.
Qu'en tes mains un flambeau, mon fidèle garant,

De la profonde nuit ouvrant le sombre voile,
Au vaisseau de l'Amour serve d'heureuse étoile;
Et mon œil, oubliant tous ces feux radieux
Dont la splendeur éclate à la voûte des cieux,
Fixera le seul astre, ami de ma tendresse,
Qui me conduit au port où règne ma maîtresse.
Mais crains un vent fougueux, fatal à notre amour:
S'il m'enlève mon guide, il m'enlève le jour.
Tu veux savoir mon nom; on m'appelle Léandre,
Et l'Amour à ton cœur me permet de prétendre. »

Ainsi fut résolu cet hymen courageux
Que l'astre de Vénus servira de ses feux.
L'un doit le présenter au sein des nuits profondes;
L'autre s'élancera sur l'abyme des ondes:
Un baiser est le sceau de ce secret traité
Que la Déesse, hélas! voit d'un œil irrité.
Héro quitte ces lieux; son amant, à la nage,
De l'antique Abydos regagnant le rivage,
Observe les abords de cette heureuse tour

Qui doivent le conduire au port de son amour.
Oh! comme leurs desirs, leur ardente prière,
Conjurent le soleil d'achever sa carrière!

La nuit se couvre enfin de ses voiles charmants;
Tout s'endort dans le monde, excepté deux amants.
Seul et silencieux au bord bruyant de l'onde,
Immobile, attendant l'astre qui le seconde,
Léandre cherche au loin le dangereux fanal,
Des larcins de l'Amour trop funeste signal.
Héro le montre; le rayon de lumière
Part, étincelle, arrive au bout de la carrière;
Et ses feux de Léandre ont redoublé l'ardeur.
Mais du gouffre des mers la sombre profondeur
A fait pâlir son front, reculer son audace;
Cependant, de Neptune affrontant la menace:

« L'Amour est indomptable, et la mer en fureur;
Mais craignons moins les eaux que les feux de mon cœur:
Oui, mon cœur, ne crains rien; brave l'onde rebelle,

Et vogue avec l'espoir où le plaisir t'appelle.
Léandre, souviens-toi que, née au sein des flots,
Vénus peut les dompter, et calmera tes maux. »

Il dit, dépouille alors sa brillante parure,
Autour d'un cou d'albâtre en forme une ceinture,
Et, d'un rapide essor voguant vers le flambeau,
Lui-même est le rameur, la voile, et le vaisseau.
Si des vents la prêtresse a vu la froide haleine
Courber et menacer sa lumière incertaine,
L'ivoire de ses mains d'un voile tr[illegible]cent
La couvre, et tout-à-coup la découvre en tremblant.
Mais Léandre des flots enchaîne enfin la rage,
De fatigue accablé, touche l'heureux rivage :
En silence, la vierge aux portes de la tour
L'accueille, et, couronnant du baiser de l'amour
L'époux dont le courage a conquis sa maîtresse,
De son cœur presse un cœur qui tressaille d'ivresse ;
Vers la couche d'Hymen tous deux guident leurs pas.
Ô soins touchants et doux ! de ses doigts délicats

Elle essuie un beau sein que l'eau des mers arrose,
S'empresse à le couvrir du parfum de la rose,
Et, laissant sa pudeur mourir avec le jour,
Tremblante encor, se livre aux desirs de l'Amour.

« Oui, c'est assez souffrir; oui, c'est assez d'obstacles.
Quoi! pour moi ton amour, si fécond en miracles,
Brave les vents, la nuit, et les flots écumants!
Ah! viens te reposer dans mes embrassements. »
L'époux s'empare alors de sa craintive proie,
Qui jette un dernier cri de douleur et de joie.
Illégitime amour! sans pompe, sans apprêts,
Les chants ne vantent point vos triomphes secrets;
Et la danse légère et les feux d'hyménée
N'ouvrent point aux époux la couche fortunée.
Ils n'ont point recueilli sur leurs cœurs triomphants
Les pleurs dont une mère embellit ses enfants.
Le Mystère, en silence, à l'Hymen les présente;
De son voile la nuit orne seule l'amante;
Et jamais Apollon, montrant son front au jour,

Ne surprit ces époux dans les bras de l'Amour.
S'éloiguant à regret d'une épouse chérie,
Léandre regagnait les murs de sa patrie;
Héro cachait un cœur que Vénus a séduit,
Chaste vierge le jour, tendre épouse la nuit;
Et de tous deux, souvent, la fidèle prière
Implorait de Phébé l'amoureuse lumière.

Enivrés, ils goûtaient les plaisirs de l'amour,
Sûrs de les dérober à la clarté du jour.
O plaisirs fugitifs! ô bonheur trop rapide!
Pourquoi dépendez-vous d'un élément perfide?
Déja le triste hiver ramène sur ses pas
Les autans, la tempête, et les sombres frimas;
Déja les aquilons combattent avec l'onde,
L'arrachent en fureur de sa prison profonde:
Elle écume, bondit; et le flot menaçant
Bat la rive tremblante, et roule en mugissant.
Le prudent nautonier quitte l'humide empire,
Et cache au fond du port son timide navire.

Toi, Léandre, toujours amant plus courageux,
Tu ne crains pas le bruit de ces flots orageux ;
Et, tournant tes regards vers ton funeste guide,
Tu cherches le rivage où ta nymphe préside.
Mais pourquoi donc, pourquoi, trop malheureuse Héro,
Faire briller encor l'homicide flambeau?
Ah! vois-tu ton époux marcher sur la tempête,
Et ce foudre irrité prêt à frapper sa tête?
Tremble : ta main, hélas! tient, complice du sort,
Non le flambeau d'Hymen, mais l'astre de la Mort.

Il était nuit : alors les vagues confondues,
Sur les ailes des Vents dans les airs suspendues,
Retombent dans le gouffre ébranlé sous leur poids.
Leur menace est terrible : indocile à sa voix,
Léandre, impatient de revoir son amante,
S'élance, repoussé par l'affreuse tourmente.
Éole est en fureur; tous ses fougueux enfants
De leur triple prison s'échappent triomphants;
Et les vagues, en proie à leur rage indomptable,

Retentissent au loin d'un bruit épouvantable.

Assailli par les flots, ne leur résistant plus,
Léandre invoque Éole, et Neptune, et Vénus:
Vœux impuissants; hélas! l'Amour, l'Amour barbare
Se plaît à le plonger au gouffre du Ténare.

Tantôt il est lancé sur la cime des flots,
Tantôt il roule au fond de l'abyme des eaux;
Et ses pieds sont privés de leurs ressorts utiles,
Et ses bras étendus demeurent immobiles.
Il faut enfin céder: les vagues de la mer
Ont inondé son sein de leur poison amer;
Et l'aquilon, soufflant son étoile ennemie,
Du même souffle éteint son amour et sa vie.

L'amante, l'œil ouvert, sur les flots égaré,
Des plus cruels soupçons tout le cœur dévoré,
Immobile, attendant le retour de l'aurore,
D'un vain espoir cherchait à se flatter encore.

Mais quel spectacle affreux ! Ciel ! au pied de la tour
Elle voit étendu l'objet de son amour.
C'est lui-même ! grands Dieux ! sa dépouille flottante
Est le triste jouet de la vague inconstante.
À cet horrible aspect elle tombe, et soudain
Arrache sa parure, ensanglante son sein,
Morne, pâle, mourante, un moment se ranime,
Pousse un grand cri, s'élance, et tombe dans l'abyme.
Sur le sein de Léandre elle vient expirer,
Et même le trépas n'a pu les séparer.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE.

LIVRE PREMIER.

Élégie I.	A mes Censeurs.	Page 3
II.	Le Temps.	7
III.	Mon souhait.	9
IV.	Le Billet.	11
V.	La Lecture.	13
VI.	Le Charme du Baiser.	17
VII.	Le Pouvoir du Baiser.	19
VIII.	A ma Ville natale.	21

LIVRE SECOND.

Élégie I.	Le Printemps.	29
II.	A une Jeune Fille.	33
III.	La Nuit.	35
IV.	La Rechute.	38
V.	Je t'aime.	43

LIVRE TROISIÈME.

Élégie I.	Sur la Mort de ma Sœur.	Page 47
II.	La Douleur.	52
III.	Le Saule.	56
IV.	La Paix.	61
V.	A ma Muse.	66
VI.	Ma Mort.	70

LIVRE QUATRIÈME.

POEMES ÉLÉGIAQUES.

Poeme I.	Les Malheurs de Louis XVI.	75
II.	Le Sacrifice de Jephté.	85
III.	La Mort de Henri IV.	97
IV.	Agar dans le Désert.	109
V.	La Mort de Bayard.	117
VI.	Les Mines de Beaujonc.	125
Héro et Léandre.		135
Épilogue. — Le Songe.		159

FIN DE LA TABLE.